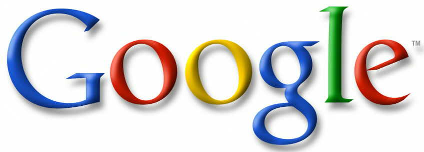
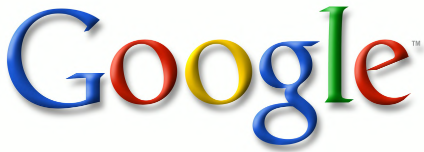
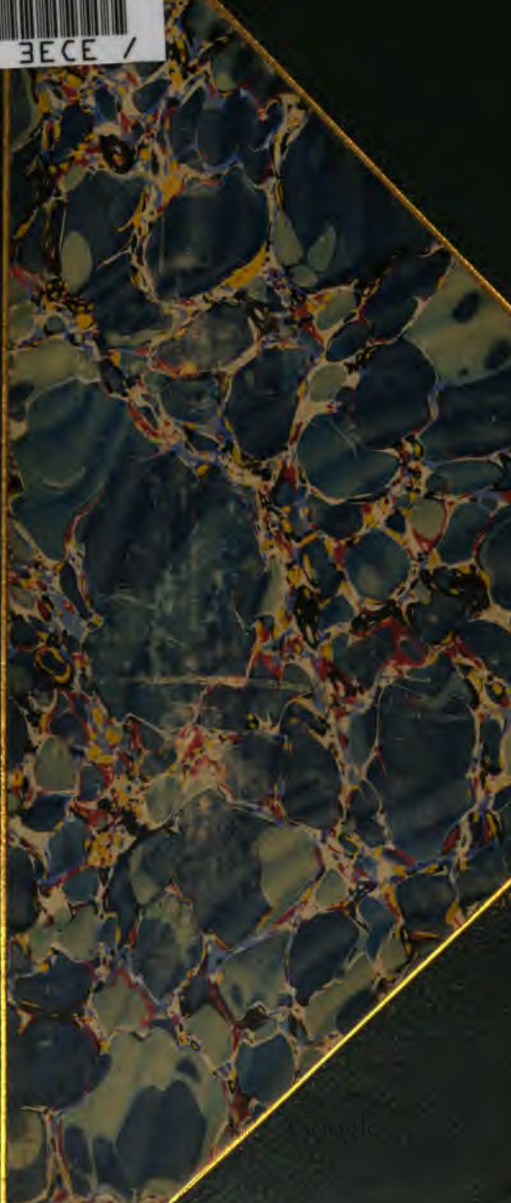








DEUXIÈME ÉDITION

CH. VIRMAITRE

LES

VIRTUOSES

DU

TROTTOIR



PARIS
P. LEBIGRE-DUQUESNE, ÉDITEUR
16, RUE HAUTEFEUILLE, 16

1868

LES

VIRTUOSES

DU TROTTOIR

PARIS

IMPRIMERIE DE ROUGE FRÈRES, DUNON ET FRESNÉ,

Rue du Four-Saint-Germain, 43.

CH. VIRMAITRE

LES

VIRTUOSES

DU

TROTTOIR



PARIS

P. LEBIGRE-DUQUESNE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

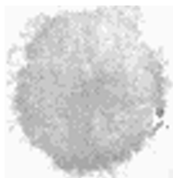
RUE HAUTEFEUILLE, 16

1868


HARVAR
UNIVERSITY
LIBRARY
44*370

I

LES VOYAGEUSES POUR SAINT-LAZARE



I

Les Voyageuses pour Saint-Lazare.

De temps en temps, par mesure administrative, la police fait des *rafles* de femmes dans Paris. Dernièrement, une maison de la rue des Martyrs (le n° 35) fut complétement vidée. On y arrêta toutes les femmes qui y demeuraient ; on dut requérir plusieurs voitures pour les transporter à Saint-Lazare. Il va sans dire qu'une foule énorme stationnait pour voir ce triste spectacle, absolument comme quand on regarde vider l'égout collec-

teur. Un gamin était sur le trottoir au moment où les voitures partaient, il s'écria gaiement : *Les voyageuses pour Saint-Lazare.*

∴

La première étape est la plus douloureuse quelquefois pour la jeune fille, mais le plus souvent pour les parents.

∴

Une des reines de *Gadouville*, qui a, à ses pieds, les fils des nobles du premier empire et tous les descendants des croisées sans distinction d'âge, me disait un jour en parlant de ses adorateurs : Les imbéciles, ils ne com-

prennent pas que je venge les femmes à ma manière, les mères de famille qui meurent de trop d'honnêteté et de trop de misère, et que, si je tente parfois l'ouvrière par mon luxe insolent, ma fin doit leur dire : Ne m'imitez jamais.

*
*   *

La province nous fournit beaucoup de *voyageuses*, mais elles deviennent vite parisiennes.

*
*   *

Celles-là, dès l'âge de sept ou huit ans, travaillent dans les filatures du Nord, un travail herculéen comparé à la jeunesse. Douze heures en moyenne par jour dans une atmos-

phère chaude et écœurante, des *gifles* comme récompense, et pour le tout 50 centimes par jour.

*
* *

L'hiver, à cinq heures du matin, il faut qu'elles partent à l'ouvrage, à peine vêtues d'un haillon sans nom, débri d'un jupon de la mère, grelottant à travers les chemins, sous la pluie qui les mouille jusqu'aux os, par le froid qui les mord, bleuit et gerce leurs pauvres membres, les pieds, le plus souvent nus, dans d'affreux sabots de bois blanc.

*
* *

Le jour, une soupe faite d'herbes à peine

salée, pas de viande, du pain bis et du fromage à la pie.



Le soir, des pommes de terre à l'eau, pas de feu, à peine de lumière à la maison. Les malheureux ont beaucoup d'enfants : quelquefois elle est l'aînée ; il faut, pour surcroît de besogne, qu'elle berce les petits. La pauvre enfant les berce quand elle s'endormirait si bien ; elle leur chante de sa voix grêle et plaintive : *Dodo, l'enfant do.*



Le père, l'humeur aigri par la souffrance, gronde et tempête ; la mère, abêtie par des

enfantements successifs, tousse et crache son dernier poumon dans un coin ; elle maudit les hommes, Dieu, tout en un mot.

* * *

Le plus souvent il n'y a qu'une pièce dans ce pauvre logis ; les enfants, dont l'imagination est en éveil par les conversations de l'atelier, surprennent les secrets du ménage, secret qu'une charitable commère leur expliquera le lendemain.

* * *

A treize, quatorze ou quinze ans, que sais-je, le malheur n'attend pas le nombre des années, elle tentera elle même l'expérience.

Souvent ce n'est pas de son plein gré, car si elle est jolie, si elle excite la concupiscence de ceux qui l'emploient, elle cède sous la menace d'un renvoi immédiat de l'atelier, elle préfère encore cela à manquer de pain, c'est sa première transaction avec sa conscience.

* * *

Voilà la première étape en province.

* * *

A Paris, nous n'avons pas tout à fait les mêmes misères. La charité en sauve quelques-unes du gouffre de la prostitution ; elle leur tend du pain et des livres.

* * *

Mais il y a un autre danger : l'incurie des parents. L'enfant va seule en classe, elle va seule faire les commissions du ménage, elle *polissonne* avec les gamins, elle s'arrête aux vitrines des magasins de nouveautés ; à dix ans elle compare déjà sa toilette avec celle qui s'étale à ses yeux ; le velours et la soie lui donnent des frémissements ; ses yeux se dilatent d'envie ; elle retourne à la maison paternelle toute rêveuse, en se disant mentalement : *Quand je serai grande* !

Elle grandit et un jour elle n'a plus rien à apprendre. Le père et la mère furieux, au lieu d'être indulgents, au lieu de se souvenir

qu'ils sont les premiers coupables, chassent l'enfant qui se trouve sur le pavé de Paris avec tous les appétits de la jeunesse, tous les vices en germe, sans même une pierre pour reposer sa tête ; mais rassurons-nous, un homme ne trouve pas facilement à coucher, une femme trouve toujours.

* * *

En voici la preuve, c'est un procès qui date de loin, mais qui pourrait dater d'hier.

* * *

. . . .

« Quand je demandais à mon mari de quoi

acheter du pain à mes enfants, il me répondait brutalement : « C'est toi qui les as faits, c'est « à toi à les nourrir. » Un matin, les petits malheureux pleuraient et criaient, ils n'avaient pas mangé depuis vingt-quatre heures. Leurs cris ont réveillé mon mari qui s'est mis dans une colère affreuse et qui m'a dit que si je ne les faisais pas taire, il allait les corriger. « Comment voulez-vous que je les fasse taire? « lui ai-je répondu, ils souffrent, ils meurent de « faim. » Alors il a pris quelques sous dans sa poche et les leur a jetés à la figure en leur disant : « Tenez, goulus, et ne hurlez plus com- « me cela, ou je vous donne le fouet d'impor- « tance. »

C'était SEPT SOUS que mon mari leur avait jetés ; avec cela, j'ai acheté du lait, un peu de pain, et mes pauvres petits ont mangé un peu. Moi je n'ai rien pris, il n'y en avait déjà

pas trop pour eux. Je n'ai pas voulu leur rogner leur part.

*
* *

— C'est dans ces circonstances que vous avez fait la connaissance de R ?...

— Oui, monsieur. M. R... demeurait dans notre maison, il me voyait souvent si triste et les yeux si rouges, il entendait mes enfants pleurer, il connaissait la conduite de mon mari, et il est venu quelquefois à mon secours... J'étais bien reconnaissante envers celui qui donnait du pain à mes enfants quand leur père leur en refusait.

— Votre reconnaissance se comprend, mais elle ne devait pas aller jusqu'à l'oubli de vos devoirs.

*
* *

— Cela ne fût jamais arrivé, si mon mari ne m'eût pas mise à la porte... Uu jour qu'il était rentré à moitié ivre, il m'a dit que ça l'ennuyait d'entendre toujours une femme se plaindre et des enfants pleurer, et il m'a renvoyée en me donnant vingt-cinq francs et en me disant qu'il ne voulait plus entendre parler de moi et de mes enfants... Ces vingt-cinq francs ne m'ont pas duré bien longtemps, comme vous pensez. C'est alors que M. R... me proposa d'aller chez lui pour tenir son ménage, en me disant qu'il aimerait mes enfants comme les siens... J'y ai consenti avec joie, et puis je ne sais pas comment ça s'est fait...

Le Tribunal condamna cette malheureuse à huit jours de prison, vu les circonstances atnuantes.

Voilà la première étape à Paris.



II

LES PROXÉNÈTE

II

Les Proxénètes.

Pour quelques-unes, la première étape, c'est le terme du voyage. Les malheureuses qui ont du cœur ou de la volonté préfèrent la mort à la honte. Celles-ci, c'est l'exception : la plupart, lorsqu'elles errent déchirantes, déchirées, trouvent sur leur chemin de ces femmes sans nom que les tribunaux châtient quand ils le peuvent, de ces femmes qui sont là comme l'araignée immonde, prêtes à sucer l'argent ou l'honneur de ces pauvres créatu-

res, de ces femmes qui les *lancent*, qui leur fournissent tout, des hommes, des meubles, du linge, en un mot qui exercent *la traite des blanches.*

*
* *

Les *lanceuses*, autrement dit les proxénètes, lorsqu'elles sont prises par la police, sont, ainsi que je l'ai dit plus haut, jugées sévèrement.

En voici un exemple récent :

*
* *

Le 10 juillet 1866, le prétoire de la 6e chambre correctionnelle offrait un curieux spectacle, ou plutôt un triste spectacle. Douze

femmes étaient assises sur le banc des prévenues; l'auditoire était rempli de leurs victimes. Beaucoup d'hommes appartenant à la haute fashion se trouvaient à ce scandaleux rendez-vous, les uns comme témoins, les autres comme curieux.

* * *

Voici la sténographie de l'audience; cela peut se passer de commentaires.

. . . .

. . . .

M. le président. — La femme S... ne s'est-elle pas vantée devant vous d'avoir tiré L. M. de la misère en lui procurant un vieillard!

C... L... — Oui, monsieur.

M. le président. — Et de lui avoir fourni une robe de onze ou de quinze cents francs?

C... L...— De onze cents francs, oui, monsieur.

La femme S... — Je ne nie pas la robe, mais je nie le vieillard.

C... L... — Madame S... peut nier tout ce qu'elle voudra, mais moi je dirai tout ce que je sais. Madame S... a été très-malhonnête avec moi ; elle allait chez un monsieur avec qui j'étais et qui était étranger; elle lui faisait des scènes indignes, elle lui disait : « Vous êtes un escroc, un filou et une canaille, si vous ne me payez pas. » Ce monsieur, pour s'en débarrasser, a été obligé de lui faire des billets; quand je ne lui donnais pas d'argent, elle me disait que je ne savais pas me faire payer MES GANTS.

M. le procureur impérial. — Et de jeter les amants de cœur par l'escalier?

— C... L...—C'est à ma femme de chambre

qu'elle a dit cela, mais ma femme de chambre me l'a redit. Madame S... était très-intrigante POUR NOUS VENDRE, et après, pour se faire payer, elle m'a conseillé d'aller à Bruxelles rejoindre Cécile, et *que j'y ferais de bonnes affaires.*

M. le président à la prévenue. — Ainsi vous faites aussi l'exportation?

La femme S... — Je ne connais personne à Bruxelles, rien que mon avocat.

M. le président. — Vous avez donc un avocat à Bruxelles?

La femme S...—Mais, monsieur, dans mon métier, c'est forcé. Tous ces messieurs qui font des dettes s'en vont en Belgique: si on n'avait pas là quelqu'un qui prenne vos intérêts, on serait ruiné en trois mois.

C... L... — J'oubliais de vous dire que madame S... m'a envoyée une fois chez madame

V... pour me donner de *bons conseils* et me tirer les cartes. Madame V... m'a fait le grand jeu, m'a promis beaucoup de bonheur et m'a dit : « *Surtout, ma belle enfant, puisque vous êtes jeune et jolie, ne restez pas dans l'inaction.* »

L... C... déclare que la femme S... lui a loué une chambre et l'a habillée; elle ajoute que, quand elle ne lui donnait pas d'argent, elle lui faisait des reproches et lui disait que, quand on devait, il fallait FAIRE de l'argent pour payer.

* * *

. . . .

Lecture est donnée à l'audience de la déposition écrite de mademoiselle S. L... J'habitais rue Sainte-Appoline lorsque je fis connais-

sance avec madame S... Elle me dit que j'habitais un quartier où il n'y avait RIEN A FAIRE et me proposa de me louer, rue de la Madeleine, un appartement de 18,000 francs par AN. Cela me sourit, j'acceptai; et, pour être DIGNE de cet appartement, elle m'a fourni de la toilette pour 6,000 francs. Je dois dire qu'elle ne m'a jamais proposé personne, elle m'a seulement envoyé une cuisinière que j'ai gardée un an.

M. l'avocat impérial.—Il faut toujours avoir des intelligences dans la place!

* * *

. . . .

Un sieur H..., concierge dépose :

Madame S... a loué dans notre maison un appartement de 800 francs en novembre der-

3.

nier; elle l'a sous-loué à mademoiselle L...C... à raison de DEUX CENT CINQUANTE francs par mois. La conduite de cette demoiselle laissait beaucoup à désirer, surtout de la part des amis de son entreteneur.

Un autre concierge, dépose :

Madame S... logeait des femmes dans sa maison et leur fournissait des toilettes. Elle venait tous les jours *trois ou quatre fois leur demander* de l'argent.

*
* *

Un témoin, mademoiselle E... R..., déclare qu'elle a fait connaissance de madame S...i par une de ses amies. Deux ou trois fois elle m'a envoyé chercher par sa bonne pour aller chez elle et me faire connaître des hommes... J'avais

alors DIX-HUIT ANS! J'ai été deux ans sans la revoir. Après ce temps, elle m'a envoyé chercher par sa bonne, et nous avons recommencé à *faire des affaires ensemble deux au trois fois.*

Quand je ne voulais pas accepter, elle me disait que c'étaient des *messieurs très-bien.* Elle tenait une pension où il y avait des messieurs et des dames, et au-dessus elle faisait des MARIAGES. C'est elle qui recevait ce que les hommes donnaient, elle nous donnait ce qu'elle voulait. Elle m'avait un jour promis cinq louis et elle ne m'en a donné QU'UN.

* * *

. . . .

Mademoiselle A... L...—J'ai logé chez madame S.....i, je lui payais pour cela 350

FRANCS par mois, plus 2 fr. 50 par jour pour le dîner. Il y avait toujours des hommes chez elle; c'est elle qui réglait les conditions avec eux; LE PRIX ORDINAIRE était de cent francs: elle gardait la moitié et souvent plus.

*
* *

. . . .

Mademoiselle E... C..., vingt ans.—Il y a deux ans que j'ai connu madame S.....i, qui tenait une table d'hôte, je ne suis allée chez elle qu'une fois, car elle m'a trompée : sur 25 LOUIS qu'elle a reçus, elle ne m'en a donné que 10!

*
* *

Mademoiselle M... A...—Je connaissais une dame qui logeait chez madame S.....i. Un jour, je suis allée chez elle, j'y ai rencontré un monsieur qui ne m'a pas été présenté par elle; ce monsieur m'a payée directement et j'ai gardé de même.

⁂

Mademoiselle S...P... de G...é.—J'ai été locataire de madame S...i, en 1865, pendant six mois, je mangeais à sa table d'hôte; elle admettait des étrangers qu'elle nous présentait au dessert. Je dois dire qu'elle s'est bien conduite avec moi. L'habitude, à ce que l'on m'avait dit, était qu'elle retenait la moitié de ce que donnaient les messieurs, cela ne lui est arrivé qu'une seule fois de *partager* avec moi, encore

elle m'a dit que c'était parce qu'elle avait besoin d'argent.

* * *

. . . .

M. le président, à la femme D... — Vous avez dit, dans l'instruction, que vous, votre mari et vos enfants demeuriez chez une amie, mais vous avez néanmoins loué un appartement rue de la Victoire, où la prévention soutient que se rendaient des hommes et des femmes qui, pour un prix convenu, y passaient quelques heures, soit de jour, soit de nuit. Vous avez dit aussi que cet appartement était destiné à recevoir vos élèves. Il y a bien en effet un piano dans cet appartement, mais tout le reste de l'ameublement indique à quel usage il était destiné. Ne convenez-vous pas

que vous n'y avez jamais donné de leçons de piano?

La femme D....n. — J'en conviens, monsieur, mais je nie avoir loué l'appartement pour l'usage que vous dites.

M. le président. — Puisque vous ne l'habitez pas et que vous n'y donnez pas de leçons, à quel usage pouvait-il vous servir?

La femme D....n.—A mon usage personnel, j'y allais voir un ami qui l'avait loué pour nous y réunir.

M. le président. — Ainsi, pour éloigner la prévention qui pèse sur vous, vous ne craignez pas de simuler une faute qu'une femme n'avoue jamais, même au risque de vous voir donner un démenti par les témoins.

En effet, quatre jeunes filles, successivement appelées à la barre, déclarent qu'elles

ont été *engagées* par la femme D....n à venir à l'appartement de la rue de la Victoire; qu'elles s'y sont rendues; que là elles ont trouvé des hommes avec lesquels elles ont été mises en rapport, et que la femme D....n retenait une partie de l'argent que donnaient ces hommes.

* * *

. . . .

Mademoiselle *V... D....d.* — J'avais connu madame B....a comme marchande de dentelles et j'avais fait quelques affaires avec elle; je lui devais même quelque chose, lorsqu'un jour elle me proposa de faire la connaissance d'un monsieur. J'ai pensé que ça me racquitterait avec elle, et en effet, sur TRENTE LOUIS que ce

monsieur a donnés, elle ne m'en a donné que DIX et en a retenu VINGT.

* * *

. . . .

L'audience est renvoyée à huitaine pour le prononcé du jugement.

* * *

A l'audience indiquée, M. l'avocat impérial Manuel soutient la prévention contre les prévenues.

Voici la fin de son réquisitoire :

* * *

« Nous croyons avoir apprécié légalement tous les faits relatifs à chacune des prévenues, et nous nous demandons quelles pourront être les objections de la défense.

« J'en prévois une, elle vous dira que toutes ces jeunes filles, déjà perdues depuis longtemps, sans frein, sans principes, ne peuvent inspirer aucune confiance à la justice; qu'elles sont venues mentir effrontément à cette barre et rejeter sur de prétendues incitations dont elles auraient été victimes, le déréglement précoce de leurs mœurs.

Et pourquoi ces jeunes filles mentiraient-elles?

« Quel motif de haine pourraient-elles avoir contre ces femmes, qu'à leur point de vue elles doivent considérer comme leur providence?

« Quelle vengeance auraient-elles à exercer contre elles?

« Nous avons déjà quelque expérience des affaires criminelles, eh bien, dans ces débats, une chose nous a frappé : toutes ces filles, je dis toutes, sans exception, ont redit à cette barre les mêmes choses exactement que celles qu'elles avaient déclarées dans l'instruction, et cela malgré l'animation de l'audience, malgré tous les regards tombant sur elles et cherchant à surprendre leurs plus secrètes pensées; toutes leurs dépositions ont eu cette précision, cette sûreté de mémoire, cette concordance qui, selon nous, est le cachet de la vérité. En se présentant devant la justice, ces filles savaient qu'elles devaient dire la vérité. Qu'on ne s'étonne pas : dans les consciences les plus abaissées, en présence de Dieu d'abord, et de la majesté de la justice ensuite, le

sentiment de la vérité est dominant. La preuve qu'elles ont dit la vérité, c'est qu'elles n'avaient rien à y gagner et tout à y perdre. En la disant elles s'abaissaient, elles avaient les aveux les plus pénibles à faire; mieux eût valu cent fois pour elles garder le silence, et cependant elles ont parlé. Elles ont donc dit la vérité.

« La défense dira peut-être encore que ces jeunes filles, à l'époque où se sont accomplis les faits de la prévention, avaient déjà quitté le sentier de la vertu pour suivre une voie contraire, où elles avaient acquis non moins d'expérience que de notorieté. A cela je n'ai rien à dire, si ce n'est que la loi pénale ne tient aucun compte d'objections de cette nature.

« Le fait en lui-même, je le répète, je ne puis le méconnaître; j'ajouterai même, car

pourquoi le tairais-je? que le sentiment général que j'ai éprouvé en étudiant cette volumineuse procédure a été celui d'une véritable tristesse.

« Oui, quand j'ai vu toutes ces jeunes filles, les unes après les autres, dans un langage uniforme pour parler de ces marchés honteux dont leur propre prostitution était l'objet, disaient! « J'ai fait tant d'affaires avec telle « femme ; je n'en ai fait qu'une avec celle-ci ; « je n'en ai point fait avec telle autre, » absolument comme s'il se fût agi d'un trafic ordinaire ; oh! je l'avoue, je me suis dit qu'il y avait là une bien profonde, une bien regrettable, une bien douloureuse immoralité. Mais, tout en m'affligeant de cette perversité précoce de mœurs et de langage, je me suis dit en même temps que c'était un devoir pour le ministère public de s'armer de cette immo-

ralité même pour demander au tribunal une répression empreinte d'une fermeté légitime et nécessaire. Dans de certains milieux, dans de certaines classes, plus le sens moral s'altère et s'abaisse, plus grandit la prostitution occulte et luxueuse qui ne perd certes pas ce nom parce qu'elle élève ses tarifs, plus il importe que la loi pénale maintienne rigoureusement son empire, affirme avec autorité les principes tutélaires.

* * *

« Dans cette grande cité de Paris où la foule se presse, où inévitablement les vices et les passions abondent, vous savez combien les dangers de la séduction personnelle sont

grands et multipliés, quels ravages elle exerce. Eh bien, il faut que le proxénétisme ne lui vienne pas en aide, ou, si cette désolante industrie ne doit pas disparaître, il faut au moins qu'il respecte la jeunesse, qu'il ne corrompt pas toujours au début, mais dont il entretient et développe la débauche par les facilités qu'il lui procure et l'or qu'il lui prodigue.

« Voilà la loi, voilà la morale, voilà les exigences des nécessités sociales, voilà le résultat que votre jugement concourra à obtenir. »

*
* *

Elles furent condamnés à des peines sévères.

*
* *

Dans tous les pays du monde le proxénétisme est réprouvé. Au Japon, où la prostitution est élevée à la hauteur d'une institution d'utilité . . . . . publique, on reçoit les filles publiques dans la meilleure société ; les proxénètes, au contraire, quelque riches qu'elle deviennent, ne sont jamais reçues dans la société des honnêtes gens ; on les traite comme les gens les plus bas de la lie du peuple, on les oblige d'envoyer leurs domestiques pour aider l'exécuteur des hautes œuvres.

* * *

Ainsi que nous l'avons vu plus haut, la proxénète est une voleuse ; la fille qu'elle a vendue et livrée n'a garde de se plaindre.

C'est ainsi que la mère Laplanche a *gagné* une belle fortune : elle faisait venir chez elle des pauvres filles, elle leur remettait une somme ridicule, cinq francs par exemple, lorsqu'elle en touchait soixante.

* * *

Voici une note COPIÉE qu'elle remettait à une de ces malheureuses qui se plaignait : elle sera plus éloquente que toutes les paroles possibles.

• • •

Locacion dunne chemize garnit de dantailes pour resevoir dignemans mossieu le baront . . . . 10 *fr.*

Chembre jone — une nui	20 »
2 *vaires de Groiselle*	12 »
2 *bougit*	8 »
Parfint	5 »
Donnait a Sarat	5 »
Totalle	60 *fr.*



III

LA CHASSE A COURRE

III

La Chasse à courre.

Qu'elles soient *lancées* par les proxénètes ou qu'elles se *lancent* seules, le résultat est le même.

Quelqu'un accusait le duc de Richelieu d'avoir l'habitude de prendre ses maîtresses dans le ruisseau; Richelieu répondit : *Mais les femmes n'ont pas de rang, mon cher.*

Nous partageons la doctrine de Richelieu à l'égard des femmes; la preuve, c'est que tous les jours les femmes perdues augmentent dans une proportion inquiétante, et si cela continue, dans dix ans d'ici on montrera une femme honnête comme un phénomène ; quand M. Prudhomme donnera une soirée, il mettra sur ses cartes d'invitations. *Nous aurons une femme honnête!*

* * *

A Paris, on encourage la prostitution, mais on ne la protége pas; à Londres on fait mieux: les femmes dont l'immoralité est notoire sont protégées d'une manière bizarre, mais enfin elles sont protégées: Un créancier ne peut saisir ni leurs robes, ni leurs

jupons, ni leurs bijoux, *reconnus par la loi comme des instruments de travail.*



Chez les Lydiens, les filles n'avaient le droit de se marier qu'après avoir gagné leur dot par la prostitution.



A Héliopolis les parents les prostituaient aux étrangers pour s'assurer de quoi vivre. C'est l'empereur Constantin qui abolit cette abominable coutume dans le royaume d'Astrakan. Au Thibet et à Madagascar les filles ne trouvaient à se marier qu'après avoir perdu

leur virginité. Les plus débauchées sont celles qui s'établissent avec le plus de facilité.

* * *

En Arabie on voit sur les grands chemins des femmes qui s'offrent aux pèlerins qui vont à la Mecque, pour en avoir des enfants, auxquels un pareil commerce imprime un caractère de sainteté.

* *

La république d'Athènes entretenait les prostituées et les forçait à porter des robes brodées à fleurs.

* * *

La prostitution est aussi ancienne que le monde.

Son empire ne connaît point d'interruption. Il a ajouté aux désordres la démoralisation des temps barbares, il souille les époques de la civilisation ; et la raison, en interrogeant le mécanisme de l'ordre social, découvre dans l'existence de ce même abus un mal honteux à conserver, impossible à détruire.

∴

A Paris, on compte environ un huitième de la population femelle livré à la prostitution. L'auteur des *Tableaux de Paris* disait : « Ce qui nous inspire un profond effroi, c'est que, si la prostitution venait à cesser tout à coup, vingt mille filles publiques périraient

de misère, les travaux de ce sexe malheureux ne pouvant pas suffire à son entretien ni à sa nourriture.»

* * *

La bonne. — Madame sort-elle ?

Rosa.— Crois-tu que la marmite va bouillir toute seule ?

La bonne. — Non ! Quelle toilette faut-il à madame ?

Rosa.— Ma toilette mauve. Je vais à l'Exposition, on dit qu'il y a du monde *chic.*

Ah ! à propos, tu sais, si ON vient comme d'*habitude* de quatre à six, je n'y suis pas, j'ai mieux à faire. Tu n'as pas besoin d'être polie. Mets des cartes dans mon porte-monnaie.

Cette conversation a lieu presque tous

les jours, sans variante, rues Bréda, Clauzel, Navarin des Martyrs. Saint-Georges, etc.

∴

Vers midi ces dames descendent, jamais seules, toujours deux.

Pourquoi ?

D'abord cela *pose* et donne une *contenance*, ensuite l'*amie*, souvent vieille, est très-utile ; elle engage les *affaires* ; elle prélève sa part, bien entendu. Dans *Breda street*, l'*amie* se nomme *la femme qui oblige*.

∴

Il ne faut pas croire que la femme qui oblige soit un mythe, qu'elle a été créée par l'imagination d'un chroniqueur à court de copie ; non, elle existe si bien qu'un procès d'hier

(celui de la femme Frigard), nous la montre dans toute sa *hideur*, répondant au président avec un cynisme incroyable.

⁂

Le président lui demandait, à propos d'achat de bijoux qu'elle avait fait: Où avez-vous eu de l'argent?

Elle répondit : — J'avais 2,000 francs.

— D'où provenaient ces 2,000 francs?

— *De mes remises.*

— Quelles remises?

— Des remises que me faisaient les hommes qui venaient voir mon *amie*.

⁂

La femme qui oblige est parfois *honnête*, c'est-à-dire qu'elle ne prélève qu'une commission minime.

Celle-ci est une exception.

* * *

Mais revenons à nos *virtuoses*, les voilà toutes deux en routes, les plus *courageuses* dès midi, et les autres vers quatre heures.

* * *

Depuis quelque temps elles sont un peu plus pâles que de coutume ; il semblerait que les étrangers les préfèrent ainsi. Ou bien serait-ce pour ressembler davantage à la femme

du monde, dont la paleur aristocratique est un signe de race ? De cette façon on ne sait pas où la *cocotte* commence, si on sait où elle finit. Du reste, devant le blanc de perle toutes les femmes sont égales. C'est un axiome érigé en loi chez *les virtuoses du trottoir*.



Pour distinguer l'âge ou la beauté de ces péripatéticiennes. il faut être d'une assez jolie force sur l'aquarelle; je suis sûr que plus d'une a pour bréviaire *l'Art d'accommoder les restes*.



En route elles marchent lentement, distri-

buant de droite à gauche un coup d'œil qui promet bien des choses; elles se retroussent de manière à faire sortir d'un flot de mousseline un bas blanc et bien tiré. Quelquefois la jambe est bien faite, avantagée qu'elle est par des bottines montant à mi-jambes et garnies de talons Louis XV. Si leur toilette extravagante et voyante fait retourner les passants, tant mieux, elles ne pratiquent pas le proverbe : *A bon vin pas d'enseigne.*



Si elles se font suivre par leur toilette élégante ou par un coup d'œil furtif, on les voit suivant leur chemin, les yeux baissés, le maintien modeste ; rien dans leur tournure ne décèle leur vie déréglée. Elles s'arrêtent à la

porte d'une maison ordinairement de belle apparence ; là elles attendent le *Monsieur*, elles s'expliquent ouvertement avec lui, et s'il entre dans leurs vues, *il* est introduit dans un appartement élégant ou même riche, où l'on ne rencontre ordinairement que la dame de la maison

∴

Mabille, le Casino et Bullier sont les endroits hantés par ces dames.

∴

Le bal Bullier, que chacun connaît au moins de réputation, est depuis quelques années le rendez-vous de deux classes d'indi-

vidus qui se mêlent sans se confondre ; les uns, des étudiants, des artistes, dansent comme des perdus ; on sent qu'ils sont là pour eux. Entre les quadrilles ils se tiennent sur les côtés latéraux de la salle et ils consomment, ils fument dans de grosses pipes, cela répand une odeur âcre et nauséabonde, une fumée noirâtre qui culotte ces dames ; rassurez-vous, le blanc de perle est là.



Les autres sont des gandins, des cocodès, des petits crevés, des gens riches ; ils sont là, gantés de blancs comme pour une grande cérémonie ; ils se tiennent graves, compassés, de crainte de déranger l'harmonie de leurs cravates ou de briser leurs faux-cols ; ils se pous-

sent, se heurtent, se marchent sur les pieds dans un espace plus long que large qui forme l'un des bouts de la salle, espace que l'on nomme à juste titre *le marché.*

* * *

Le marché! comme on se croirait à Constantinople en prononçant ce mot. Il est pourtant extrêmement juste. C'est là que se tiennent les *virtuoses du trottoir;* c'est là qu'on les marchande, qu'on les *loue;* elles aiment mieux cela que d'être conseillées.

Il y a le choix: des brunes, des blondes, des rousses; des cheveux échevelés, des adolescentes pour les vieux, des mûres pour les jeunes; des faces pâles ou des faces rougeaudes; des grasses ou des maigres. Le *marché* est bien

assorti, bien achalandé, la misère et la luxure l'alimentent. Sur ce *marché* on n'entend parler que de louis.

— Donne-moi cinq louis?

— Ah! non, c'était bon l'année passée; mais tu as vieilli.

— Oui, mais je suis à la mode. J'ai été entretenue par le duc de B... ; j'ai plus de *chic*.

— Ça m'est égal.

— Allons, donne-moi quatre louis, j'ai un billet à payer demain.

— Non, trois si tu veux.

— Allons donne, les affaires vont mal.

Celle-là, c'est la cynique.

La timide dit simplement : Tu me feras un petit cadeau.

Du reste, la plupart des hommes qui fréquentent Bullier sont *cotés* par ces dames; elles ont un langage particulier pour cela. Exemple, un gandin lorgne les femmes qui sont sur le marché : *Trois urges*, diront celles-ci en l'apercevant. *Trois urges*, c'est-à-dire ce monsieur n'est pas généreux, il *gante* dans les numéros bas; si, au contraire, elles disent : *Dix urges,* oh ! alors, c'est un richissime qui leur en a donné des preuves la veille ou l'avant-veille. L'échelle n'a que deux échelons : le premier *urgé* s'emploie à propos des *pignoufs ;* le *dixième urgé* seulement à propos des grands seigneurs.

∴

Le prix fait, tout ce monde s'accouple, puis

va souper chez Vachette, chez Hill's ou au Helder.



Les cafés que je viens de nommer ont, je ne sais trop pourquoi, le privilége de rester ouverts toute la nuit.



Ces cafés sont toujours peuplés d'un public masculin assez confortable qui ne manque jamais une si belle occasion de faire réveillon toute l'année.



Les salons et les cabinets affectés à ce public spécial de médianoches, sont toujours pleins ; il y a là concentrée une foule bigarrée de viveurs, cohue joyeuse, un peu folle il est vrai, mais toujours prête à s'amuser.

* * *

Toutes les classes de la société y sont représentées : depuis le petit crevé qui commence jusqu'au vieux crevé qui finit. C'est un panorama ondoyant et divers comme l'homme de Montaigne. Il se passe quelquefois dans ces cafés des épisodes navrants. Une pauvre créature erre de table en table, ivre de champagne, oubliant dans son ivresse mensongère le pain d'un sou du matin.

* * *

M. Veuillot, dans ses *Odeurs de Paris*, a assurément oublié l'odeur de ces cuisines-là.



Casimir Delavigne fait dire à un personnage d'une de ses comédies :

A l'âge respectable où je suis parvenu,
Hors la vertu, milord, rien ne m'est inconnu.

Si ces deux vers étaient gravés sur les assiettes de ces établissements, à coup sûr aucun des soupeurs ne rougirait; ils demanderaient plutôt l'adresse du sorcier qui les connaît si bien.



N'importe où les *Virtuoses du tottoir* se trouvent, pour faire des *affaires*, elles dépensent plus de diplomatie qu'il n'en faudrait pour annexer la France à Haïti.

. .

Au bal, elles causent et donnent leurs cartes (leurs cartes de visite). Au théâtre, elles se placent au balcon, le plus près possible de la sortie. Dans l'entr'acte, elles vont au foyer; ON cause, et elles redonnent leurs cartes (toujours leurs cartes de visite). Quelquefois cela ne leur sert pas immédiatement, mais l'homme qui l'a dans son gousset se souvient, et après un bon dîner, il va à l'adresse indiquée. C'est le casuel et plus tard c'est un *habitué*, un des *commenditaires* de la maison Jeanne et Cie.

. .

Les *Virtuoses du trottoir* ont un rêve : l'homme sérieux. L'homme sérieux est âgé d'environ cinquante à soixante ans ; il paye sans compter et ne doit jamais être importun, c'est-à-dire qu'il ne doit jamais entrer chez Madame sans demander : Madame est-elle chez elle? et qui, quand la bonne lui répond : Madame est avec sa couturière, s'en va sans faire la réflexion que la couturière n'est qu'un *couturier*.



Celles que je viens d'esquisser rapidement sont les *huppées*, c'est-à-dire, qu'elles ont inspiré assez de confiance à la marchande à la toilette pour avoir de beaux habits et un beau logement. Elles ne vont jamais à la préfecture de police, elles ne sont *numérotées* que

par le mépris public. Elles sont destinées à y aller plus tard.



Il en est d'autres aussi jeunes, aussi jolies, mais moins audacieuses ou moins favorisées, qui opèrent de sept heures du soir à onze heures; elles ont moins de temps que les autres et leurs recettes sont moins grosses.



Elles se tiennent au coin des rues les plus fréquentées, leur toilette est quelquefois très-élégante, mais elle ne leur appartient pas, on la leur loue le soir, elles la rendent le matin, et ainsi de suite d'un bout de l'année à l'autre.

Quelque temps qu'il fasse, qu'il pleuve ou qu'il gèle, qu'il neige ou qu'il vente, elles sont là, en sentinelles vigilantes, se servant de leurs yenx comme le chat de sa griffe, pour arrêter les passants. On les rebute, cela ne fait rien ; on les insulte, elles sourient ; on se moque d'elles, elles vous le rendent bien.

*
* *

Dans chacune de ces rues, il y a des maisons sans nom ; on dirait une tombe le jour ; le soir, au contraire, chacune des fenêtres, hermétiquement fermée, s'illumine comme pour une fête ; la lumière resplendit au travers les lames des jalousies : elle contient une multitude de petites chambres dont on soupçonne l'ameu-

blement ; quand un homme les écoute, c'est là qu'elles se rendent.

. . . .

Le débat est le même que sur le *marché* de Bullier, seulement au lieu de louis on y parle de sous.

La convention la voici :

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Au bout d'un instant une voix à la cantonade...

— Il est huit heures et demie, Clara !

∴

Autour de ces femmes et chez les mar-

chands de vin des environs, on remarque une foule d'hommes bien bâtis, pantalon collant, chapeau rond, veste courte, tenant un chien terrier en laisse. Ils attendent que les *Virtuoses du trottoir* aient terminé leur faction pour venir leur donner une forte partie de la recette.

.·.

Sur ce chapitre brûlons de l'encens.

IV

LES ARRIVÉES

IV

Les arrivées.



Nous venons de voir comment elles vivent, le génie qu'elles déploient ; mais toutes ne courent pas le *cachet*. Les *arrivées* peuvent se passer des fantaisies. Elles se font parfois comédiennes.

En voici un exemple récent.



Le samedi 27 janvier 1866, mademoiselle C... P... débuta aux Bouffes-Parisiens. Elle y joua le rôle de l'Amour dans *Orphée aux enfeos*. La plus grande noblesse de France vint l'y applaudir, curieuse et avide de voir comment C... P... se tirerait de son rôle en public, elle qui, jusqu'à ce jour, ne l'avait joué que dans son boudoir.

∴

On remarquait parmi les assistants le prince de Sogan, le prince Achille Murat, le prince d'Arenberg, le marquis de Scépaux, le vicomte Daru, Khalil bey, Mustapha pacha, le duc Hamilton, le prince Troubetzkoï, le duc de Mouchy, M. Ernest André, M. Garcia, le marquis de Caux, le vicomte de Laferrière, le marquis de Mornay, MM. Georges et Mau-

rice Irisson, M. Raimbaud, le comte de Colobiano, le vicomte de Merlemont, M. Henri Cartier, le marquis de Modène, le vicomte Davillier, Regnault de Saint-Jean d'Angély, le marquis de Rennepont, le comte Edouard de Vieil-Castel, le vicomte de Turenne, le comte de Mont-Saulnier, le duc de Rivoli, le vicomte de Cossé-Brissac, le comte de Beaufort, M. Blount, et tant d'autres que j'oublie !

* * *

Les places valaient, pour cette représentation, des prix énormes, des strapontins se louaient dix louis ; on voyait des ducs au paradis ; c'était vraiment un curieux spectacle.

* * *

De la pièce, il n'en était point question: tout ce monde ganté de blanc, le gilet en cœur, la boutonnière en fleur, applaudissait avec fureur, avec frénésie, cette vulgaire courtisane; ils ne voyaient que C..., n'entendaient que C..., dont le seul mérite était d'avoir un corsage très-transparent et une jupe insaisissable.



Son corsage était garni de diamants, une vraie constellation : aigrette de diamants; dans les cheveux, guirlande de diamants, et, par-dessus le tout, une ceinture de diamants. Vénus n'en eut jamais de semblable: il est vrai qu'elle était belle !



Le plus curieux à étudier, c'était le visage des *amies;* avec quelles figures agitées, quels yeux ardents elles regardaient cette folle qui donnait, en public, ce qu'elle aurait dû réserver pour chez elle



La comédie était dans la salle ; C... échoua complétement ; cela ne servira de leçon à aucune : demain ce sera la même chose.



Le lendemain de cette mémorable représentation, les journaux, prenant au sérieux cette baladine, se donnèrent la peine de faire des comptes rendus; les uns critiquèrent,

mais beaucoup d'autres ne lui donnèrent que des louanges; selon eux, c'était une nouvelle étoile qui se *levait;* les journaux imprimèrent les noms des assistants, un SEUL réclama!

* *

Ils sont pourtant quelquefois méchants, leurs adorateurs, ils se vengent à leur manière; n'osant mordre, ils piquent.

* * *

Une jeune fille que tout Paris a vu offrir des bouquets aux promeneurs des Champs-Elysées avait changé sa hotte contre un panier-à-salade dans lequel elle revenait des

courses. Elle descendait les Champs-Elysées, on l'entoura, on la félicita sincèrement sur son brillant changement de position. Un de ses *nouveaux amis* lui demanda d'où lui venait ce luxe.

— Oh! répondit la jeune fille, j'ai fait un petit héritage..

— Oui! répondit un *ancien*, tu as hérité de *ton honneur*.

— Parbleu! répondit la fille, j'ai un avantage sur toi : jamais tu n'hériteras du tien.

— Prends garde! fit l'*ancien*, je vais me fâcher, et quand je mords, j'emporte le morceau!

— Tu retardes? mon vieux, ajouta la fille; autrefois tes dents pouvaient emporter le morceau; aujourd'hui, c'est le morceau qui emporterait tes dents.

* * *

On pense de quel côté furent les rieurs.



Autre exemple :

Aux courses de Porchefontaines on remarquait un monsieur étranger, dont la tournure raide et martiale attirait l'attention. C'était un homme de haute taille, au teint cuivré, à la chevelure noire, enfin un homme très-bien.



Deux femmes s'approchèrent de lui avec toutes les marques du plus profond respect, et essayèrent d'entamer une conversation. L'étranger, très-surpris, répondit par mono-

syllabes à la plus jeune des deux qui se mit immédiatement à tenir les propos les plus insensés ; elle parla de mines de diamants, de pays très-chauds, d'Indiens, etc., etc., et de mille autres choses plus exotiques les unes que les autres.

L'étranger répondit quelques mots remarquablement mal prononcés, un mélange d'auvergnat et de breton.

Pendant ce temps la vieille camarade cherchait avec une anxiété mal dissimulée à découvrir sur le visage cuivré l'impression produite par sa jeune protégée.

* * *

A quelques pas un groupe de jeunes gens

8

riaient à se tordre, et paraissaient suivre cette scène avec une joie extrême.

*
* *

Cette scène eût pu durer longtemps, lorsqu'un jeune homme s'approcha et fit un signe à l'homme cuivré qui s'empressa de monter... sur le siége et de fouetter les chevaux.

*
* *

C'était un jeune plaisant qui avait dit à ces deux femmes que l'homme cuivré était un sénateur portugais, un nabab.

*
* *

Elles donnent des bals aux viveurs parisiens, elles n'invitent que des gens riches et des femmes *arrivées*, c'est dire qu'elles ont beaucoup couru.

* * *

A ces bals elles étalent un luxe insolent; ce ne sont plus des femmes, ce sont des musées; elles ont des bijoux provenant des quatre parties du monde et du monde parti.

* * *

Mademoiselle R... se signale entre toutes par les fêtes qu'elle donne ; à une de ces dernières, elle entra au salon, ayant au cou une merveilleuse rivière de diamants; on l'entoura

avec le respect dû à sa valeur, et une de ses *amies*, dissimulant mal sa jalousie sous un hideux sourire, lui fit son compliment.

— Ah! que tu es heureuse! quels beaux diamants! Dans quelle mine de Golconde les as-tu été chercher?

— Ça, répondit mademoiselle R... le plus naturellement du monde, mais ce sont des DIAMANTS DE FAMILLE.

— Des diamants de famille! s'écria *l'amie*, mais ta mère était portière. Voyons, ne nous la fais pas.

— Mais certainement, riposta mademoiselle R..., ce sont des diamants de famille. M. de Saint-Tripotar me les a donnés hier, ils étaient depuis trois cents ans dans la famille de *sa mère, qui est morte il y a deux jours!*

Tous les *crevés* applaudirent en disant : « A-t-elle de l'esprit, mon Dieu, a-t-elle de l'esprit ! »

⁂

Au milieu de ces bals, ces dames font jouer; il leur en reste toujours quelque chose. D'ailleurs le jeu achève la ruine de ceux que leur amour ne tue pas. Ce sont les sœurs de charité du mal, qu'on trouve toujours prêtes à s'installer au chevet de l'homme riche; elles ont éteint en elles toute espèce de dégoût physique. Aucune plaie morale ne les effraye, aucune lèpre sociale ne les rebute : plus l'homme est vieux, plus il faut le soigner.

⁂

Chacun connaît mademoiselle Y... dont les consciencieux travaux ont été récompensés par l'aveugle fortune. Elle jouit en grande dame de ce qu'elle a amassé comme petite dame ; périodiquement elle réunit dans ses salons les *braves gens* qui l'ont aidée dans ses spéculations.

* * *

Elle aime à voir réunis en groupe ceux qui l'ont aimée en particulier. Il va sans dire que toutes les dames présentes gagnent.

* * *

Un jeune étranger bien connu faisait partie de cette réunion, il perdit une somme énorme

et une fort belle montre, qu'on lui vola sans doute. Le jeune étranger supporta ces pertes avec le sang-froid apanage du grand seigneur. Mais, au moment de partir, il ne trouva, à la place de son chapeau neuf, qu'un immonde gibus graisseux et déformé que lui tendait le domestique de mademoiselle Y... Il ne put plus se maintenir ; d'un vigoureux coup de poing il envoya rouler à dix pas le domestique qui se releva pour recevoir dix louis que le jeune étranger lui donnait comme indemnité.

∴

Elles vont aussi aux courses, elles y vont pleines d'espoir : peut-être en reviendront-elles avec une position ; mais au retour le peuple siffle, il hurle, il a la tentation de leur jeter

de la boue; il est vrai qu'elles s'en préoccupent peu : cela les connaît.



Une jeune dame bien connue sur le *turf* de la galanterie, d'une réputation . . . . . (ne parlons pas des absents), revenait un peu tard des courses de Vincennes. Sa victoria, ou plutôt LEUR victoria était traînée par deux superbes chevaux. La dame revenait vite. C'est à peine si elle avait trois heures pour se mettre sous les armes, avant d'aller à un dîner très-sérieux où de graves intérêts devaient se débattre — elle devait se marier.



Tout d'un coup le cocher fait un brusque mouvement et arrête ses chevaux, qui allaient renverser un vieil ouvrier qui passait son pain sous son bras et sa pipe à la bouche. Le brave homme articule un s. n. de D. énergique, la dame pousse un cri, saute de LEUR voiture et tombe dans les bras du bonhomme, qui n'en peut croire ses yeux.

*
* *

Ce bonhomme, honteux et attendri, était le père.

*
* *

L'émotion commençait à gagner le voisinage.

*
* *

— Brave fille tout de même, disaient les commères; elle a mal tourné, mais elle a bon cœur.

Et chacun s'attendait à voir la brebis égarée appeler le marchand de chevaux d'en face et vendre chevaux, victoria et cocher.

*
* *

Mais la dame, après avoir consacré quelques instants à ses *devoirs de famille*... sur le trottoir, au lieu de retourner à la vertu, retourna à son hôtel.

C'était moins loin !

*
* *

Ces travailleuses de l'amour sont intrépides :

rièn ne les rebute, rien ne les arrête : elles ont faim, elles boivent ; elles ont soif, elles mangent ; il pleut aux courses, le sol détrempé colle aux pieds, les chevaux les éclaboussent, elles rient ; elles détestent les fleurs, elles en acceptent des monceaux, qu'elles étalent cyniquement sur le devant de leur voiture, c'est à qui en aura le plus, cela fait crevrer de jalousie celle qui en a le moins.

∴

Ce sont les cochers qui sont curieux à étudier.

∴

Au retour des courses de la Marche, une

petite dame bleue, aux jupons bordés de dentelles et aux talons dorés, nonchalamment étendue dans sa demi-Daumont, disait à son rubicond jockey :

— Mais vous avez trop bu, Joseph !

Réponse de Joseph entre deux hoquets :

— Ma petite chatte, c'est pas moi, c'est les chevaux.



V

UN TEMPS D'ARRÊT

V

Un temps d'arrêt.

—

Elles se mettent quelquefois à aimer. « *C'est du temps de perdu,* » disent-elles, mais elles s'y laissent prendre tout de même, les unes par désœuvrement, les autres par la crainte de la solitude, car elles n'aiment pas être seules. La solitude, c'est le souvenir, et le souvenir les brûle comme le ferait un fer rougi au feu.

Le souvenir, c'est le passé, la famille abandonnée, le chapelet d'amants égrenés qui l'ont

laissée tour à tour, comme un enfant abandonne un jouet qu'il a eu en sa possession quelques minutes.

* * *

Le secret de leur vie n'est peut-être pas sans analogie avec le criminel, qui ne chante si haut en allant à l'échafaud, qu'afin de ne pas entendre la voix de sa conscience qui le flétrit.

* * *

L'amant de cœur est quelquefois qualifié d'un nom énergique dans un certain monde ; souvent les apparences sont contre lui.

* * *

Supposons-en un amoureux fou d'une de ces femmes; la misère, en convive inopportune, vient sans permission s'asseoir au foyer, le travail de l'homme n'est pas en rapport avec les dépenses de la maison, le terme arrive, les créanciers défilent comme une armée lugubre; ils sont là pressants, impitoyables, sachant fort bien qu'ils tiennent la femme par le luxe et par sa paresse, et que rien ne résiste à cette chose abominable qui a nom misère; ils savent bien que la femme a le cœur émoussé, qu'elle n'aime que momentanément, leurs intérêts dominent : ils menacent de la saisie, de la vente, la femme cède sans trop se faire prier, et l'œuvre de régénération que poursuivait l'homme s'en va à *vau-l'eau*.

En effet, que peut répondre l'homme à cette menace sans cesse suspendue sur sa tête comme l'épée de Damoclès : « *Crois-tu donc que je vais me laisser vendre pour si peu de chose?* »

∴

Pour si peu de chose! Elle a raison; comme il n'y a que le premier pas qui coûte, et que le premier pas est franchi depuis longtemps, c'est peu de chose.

∴

La femme prend alors l'homme en haine. Comme elle n'a plus que peu ou point de sens moral, il est pour elle un obstacle. De même

l'ivrogne bat le passant qui veut le sortir du ruisseau où il est tombé.

. .
.

La morale de ces lignes est terrible, elle prouve qu'une fois sur la pente il est impossible de s'arrêter

. .
.

Souvent elles entraînent l'homme avec elles dans le gouffre. L'homme ne peut pas se prostituer; vendre sa conscience, il ne peut pas non plus, il y a encombrement sur le marché. Il vole, pas à d'autres amours, mais son patron.

. .
.

De temps en temps les journaux enregistrent des faits. En voici un.

* * *

« Que font-elles faire, mon Dieu, que font-elles faire ?

Encore un ; naturellement, il était d'une famille honorable ; son père était un modèle d'honneur et de probité, sa mère une sainte femme.

* *

On avait placé le jeune homme chez un banquier connu. L'oisiveté est la mère de tous les vices, on peut dire que l'argent est le père de beaucoup d'entre eux. La vue de l'or tourna

la tête du jeune homme, tête déjà ébranlée par mademoiselle A..., sirène fort appréciée dans un certain monde.

. .
.

Mademoiselle A... avait des aspirations luxueuses, le jeune homme se fit un point *d'honneur* de les satisfaire, il s'endetta, vieille histoire; afin de ne pas causer à son patron l'humiliation de voir son commis arrêté pour dettes, il *emprunta* de l'argent à la caisse, il joua à la Bourse, il perdit, il *emprunta* encore, et un beau matin il devait cinq cent mille francs.

. .
.

Le banquier découvrit les détournements,

il se fâcha et parla de faire arrêter le jeune homme. On voit d'ici la malheureuse famille du jeune homme.

*
*

Elle paya tout, trouvant dans sa ruine complète un motif de consolation. Si le jeune homme avait pris dix mille francs de plus, il eût été impossible de les rendre.

*
* *

Le jeune coupable fit voile pour la Chine; le père obtint une place de douze cents francs pour vivre. La mère pleure encore en entendant le vent qui souffle et la tempête qui mugit, elle pense que la mer a été mau-

vaise et qu'elle n'a pas de nouvelles de son fils !

∴

Quant à mademoiselle A..., on la voit à toutes les *premières*, partout où il y a du monde.

∴

Dernièrement elle était la maîtresse d'un jeune lord venu à Paris pour admirer les splendeurs de la capitale.

∴

Lord H... y resta plus longtemps que ses héritiers ne l'eussent désiré. On en comprend

facilement la raison : mademoiselle A. . . . houri mabilienne, faisait sauter gaillardement les livres sterling, etc.

Le tuteur du jeune homme, instruit de ce qui se passait, vint le trouver et lui tint à peu près ce langage :

— Mon cher lord, si vous ne partez au plus vite, votre patrimoine est flambé !

— Quelle horreur, vous doutez de mademoiselle A... C'est un ange de désintéressement, c'est un ange, entendez-vous ?

— Je sais, c'est un ange, mais savez-vous comment sont faites ses ailes ? Elles sont faites avec des plumes de pigeon !



Nos poëtes ont chanté les greniers, l'a-

mour, la mansarde, un bonnet de linge, la robe d'organdi; folies que tout cela! Et la jouissance immédiate, et les meubles de Boule, et la soie, les bijoux, le velours, qu'en ont donc fait ces philosophes de carton? Rien. Ils n'ont pas tenu compte de l'orgueil et de la faiblesse du cœur humain; ils n'ont pas compté sur l'ennui résultant de la paresse qui tue tout, qui éteint tout; ils n'ont pas compté sur la vanité, apanage de la femme, devise immuable de la *virtuose du trottoir*, qui, plutôt que de perdre son bien d'emprunt, *fait tout*.

Mais elles brûleraient l'univers entier, pourvu qu'elles entendent dire, quand elles passent dans la rue : Comme cette femme est bien mise, ou quand on entre chez elles : Comme c'est beau.

* * *

Pour exciter cette admiration, elles passent d'un lit à un autre, sans attendre qu'il soit froid.



Cela est si vrai. Combien de femmes sans *entourage* diraient : Je t'aime, je vis avec toi, et à qui l'entourage crie : Folle ! où vas-tu ? Ton amour, c'est ta ruine, il ne te restera de cet amour-là que des reconnaissances... du mont-de-piété.



Où vas-tu ? C'est un cri d'alarme quand a femme est seule, mais c'est un cri de joie

quand elle est *deux*, car la vie est une civière, il faut être deux à la porter.



L'homme qui aime une de ces femmes est un fou, soit ; mais songeons que l'amour ne se commande pas.

Ce qu'il faut à cet homme pour oublier, c'est-à-dire pour laisser derrière lui l'abîme de sensations fausses et douloureuses où s'est englouti le Passé ou le Présent, ferait sombrer ce qu'il lui faut de courage pour ainsi meurtrir son cœur volontairement. Cela est immense.



J'en ai connu un qui, quand sa maîtresse lui disait : *Mais tu vois bien que tu me gênes*, qui, quand le monde le fuyait comme on fuit un paria, un cholérique, un lépreux, mettait son mouchoir sur ses yeux et avait à peine la force de pleurer.



C'était pourtant jadis un fier garçon, qui eût pu marcher la tête levée dans la vie, qui, comme l'hirondelle, eût pu s'approcher du soleil sans craindre d'être ébloui par les rayons du roi des astres, qui eût pu, comme le chêne altier de nos forêts, relever la tête et dire : Je m'appelle un tel; eh bien, il préféra marcher dans l'ombre, subir TOUT, oui TOUT, plutôt que de la perdre. Que celui

qui n'a jamais péché lui jette la première pierre !

* * *

Ce malheureux allait sous les fenêtres de sa maîtresse, la tête en feu, au milieu de l'hiver, ne sentant pas la neige qui lui fouettait le visage, les pieds dans la boue, n'entendant pas les passants qui se moquaient de lui ou le plaignaient. Il ne quittait pas ses fenêtres, il eût voulu plonger ses yeux hagards dans l'intérieur de cette chambre. La lumière qui filtrait au travers des jalousies décomposait son âme, sa chair, fibre à fibre; de ses poings crispés par la rage et l'impuissance il se déchirait la poitrine, puis il jurait de la tuer. Les sanglots l'étouffaient, il essayait de dévorer ses larmes.

* * *

La lumière s'éteignait, l'*autre* sortait, honteux, rasant les maisons, pensant sans doute à sa femme qui l'attendait, se cachant comme un malfaiteur, la main sur son porte-monnaie vide et flasque.

. . . .

.˙.

La fenêtre s'ouvrait, une tête y apparaissait, la femme souriante (elle avait le pain du lendemain); lui s'élançait, gravissant l'escalier, comme une panthère qui va se précipiter sur sa proie; elle lui ouvrait la porte...

Toute sa colère s'affaissait, se fondait sous le sourire dominateur de la femme... et il pleurait.

. . .

. . . .

Le lendemain, lorsqu'il était seul, il lui écrivait qu'il voulait rompre, il écrivait dix lettres avant d'en pouvoir mettre une seule à la poste.

Voilà dix ans que cela dure.

Cela ne se passe pas toujours ainsi, il en est qui les tuent ou d'autres qui se tuent.

Mais le plus souvent elles se font épouser.

. . .

Pendant l'Exposition, les filles avaient le vertige, cela se conçoit : la présence à Paris d'un si grand nombre de personnages augustes, de souverains, de princes, etc., etc., leur avait tourné la tête, ce qu'elles auraient bien voulu leur rendre.

*
*

Une véritable fièvre s'était emparée de ces ambitieuses, une fièvre monarcho-purpurale, il leur fallait du souverain, elles l'attendaient et ne pouvaient croire qu'il ne viendrait pas un jour ou l'autre visiter leur exposition, pas universelle, mais permanente; d'aucunes avaient fait poser dans leurs antichambres des patères spéciales, afin que les nobles

étrangers pussent accrocher leur couronne commodément.

Ces femmes étaient devenues inabordables pour les simples mortels. Elles avaient donné les ordres les plus sévères à leurs femmes de chambre : les visiteurs royaux devaient être seuls admis dans le sanctuaire... s'ils se présentaient.

Elles ne recevaient même pas leurs créanciers.

Pourtant l'une d'elles, mademoiselle N..., reçut M. de A...

Voici pourquoi :

M. de A..., gentilhomme bien connu à Paris, avait tout à coup disparu. Comme il était de notoriété publique qu'il avait mangé toute sa fortune dans un long banquet dont mademoiselle N... était la fortunée convive (elle avait eu le soin d'emporter les couverts et la vaisselle plate), ses amis avaient supposé qu'il avait été s'enterrer à la campagne, pour se livrer à la digestion pénible qui fait toujours souffrir ceux qui mangent leur avoir.

* * *

Ses amis se trompaient. M. de A... s'était retiré loin du monde pour nourrir une résolution aussi coupable qu'énergique.

* * *

La misère et la faim étaient ses conseillères. Un beau jour, n'ayant plus rien à perdre, il vint, ainsi que nous l'avons dit plus haut, forcer la consigne chez mademoiselle N...

* * *

Il vint lui offrir son nom, elle répondit qu'elle n'en avait pas besoin, qu'elle avait su s'en faire un, sans compter ceux dont on la gratifiait.

En échange de son nom, M. de A... voulait avoir droit à la moitié des dépouilles opimes que la belle pécheresse avait pu amasser pendant plusieurs années d'une carrière fatigante, mais vigoureusement remplie.

* * *

Mademoiselle N... finit par accepter ; elle fut généreuse, car elle se fera bien du tort ; elle ne sera plus reçue nulle part, même dans la mauvaise compagnie où elle avait ses habitudes.

* *
*

Elle donna la moitié de ce qu'elle possédait contre un nom, mais elle oublia la valeur qu'il emprunte à la monnaie dont il est payé.



VI

LEUR INTÉRIEUR

VI

Leur intérieur.

Les appartements sont meublés suivant l degré de richesse des locataires, mais partout l'armoire à glace domine : c'est le drapeau, l'enseigne. Si l'armoire à glace avait gardé l'image de tous ceux qui s'y sont mirés pour rajuster leur toilette, mon Dieu, quelle cohue! La chambre à coucher est généralement blanche ou bleue; il n'y a d'autres meubles qu'un lit, une armoire à glace, une toilette; la toilette, après le lit, est la pièce principale; elle

recèle dans ses flancs toute une brosserie, toute une parfumerie : du rouge, du blanc, du bleu, du noir et toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.



Le boudoir ou la pièce qui en tient lieu ne possède que deux fauteuils et une chaise longue, autrement dit une *satisfaction*. C'est là que madame reçoit de deux à quatre.



Quant à la cuisine, pas ou peu de vaisselle, madame mange à la table d'hôte.



La bibliothèque ne contient que des romans à un sou; le *Petit Journal* traîne dans tous les coins. Si madame lit peu, en revanche, elle écrit beaucoup, c'est encore une bonne mine à exploiter : la correspondance de ces dames coûte plus cher qu'une correspondance d'omnibus.

*
* *

Il est à remarquer que tous ces apparte ments ont deux entrées, cela est fort utile : les *habitués* ne se rencontrent jamais, les reconnaissances fâcheuses sont ainsi évitées.

*
* *

Et puis la bonne est intelligente, elle n'ou-

vre jamais qu'après avoir fermé toutes les portes à chaque coup de sonnette d'un nouvel arrivant; elle frappe discrètement chez madame.

— Madame, c'est une dame qui vous demande.

C'est compris!!

* * *

Une particularité est à noter : madame se met bien à la fenêtre, cela lui sert quelquefois, mais elle ne permet pas aux hommes qui sont chez elle d'en faire autant. Dame! un *habitué* pourrait passer dans la rue..

* * *

Dans *Breda-street* (le quartier général des

virtuoses du trottoir) toutes les maisons sont garnies de femmes; les propriétaires et les portiers de ces maisons sont de curieux types : les uns louent en meublé à la journée, les autres profitent de la position exceptionnelle et délicate de leurs locataires pour louer 1,500 francs ce qui en vaut 500.

⁂

Dans ces maisons, c'est un va-et-vient continuel, les portiers tirent le cordon toute la nuit. Pour se rémunérer de leurs peines, il en est quelques-uns qui emploient un moyen que je ne saurais qualifier.

Si passé minuit un homme descend de la maison et demande le cordon d'une voix honteuse, le portier se lève et dit à l'*étranger* :

— Monsieur, vous me dérangez de mon sommeil, vous comprenez?

— Non!

— Eh bien, il faut me donner quelque chose.

— Je n'ai pas de monnaie.

— Je vais vous rendre.

— Voyons, combien est-ce?

— Ce que *monsieur* voudra.

L'*étranger* saigne encore une fois son porte-monnaie au profit du chevalier... du cordon et se sauve jurant, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendra plus.

∴

Les propriétaires connaissent-ils cet infâme métier?

Assurément; ils payent peu leur concierge, ils comptent sur les bénéfices probables.

Si on leur signale cette odieuse spéculation, ils répondent avec beaucoup de sang-froid :

— Que voulez-vous ! il faut bien que tout le monde vive.

. * .

D'ailleurs, les propriétaires ont un singulier moyen pour garantir leur loyer. Le voici.

Si une de leurs locataires tombe malade, ils supposent que, ne SORTANT plus, elle ne pourra pas payer immédiatement, ils lui donnent congé au demi-terme; comme ils sont créanciers privilégiés, ils ont les meubles, qu'ils font vendre!



VII

LA MAQUILLEUSE DE BRÊMES

VII

La Maquilleuse de brêmes.

La maquilleuse de brêmes, ou autrement dit la tireuse de cartes, est généralement une ancienne fille. C'est ordinairement une femme de quarante à quarante-cinq ans, insinuante à l'excès, un mélange de renard et de fouine; elle a conservé de son ancienne profession une audace peu commune. Elle a quelque peu le nez *culotté*, elle boit pour oublier, elle boit pour se soutenir, elle boit pour s'inspirer,

bref, elle boit toujours; elle est grasse, replète, satisfaite et prise sans cesse.



Cette femme porte au bras un cabas ou un sac dans lequel sont ses *outils* : un jeu de cartes dit *tarots*, un livre de chiromancie sale, gras, maculé, à force d'être feuilleté, et de plus l'*Art d'expliquer les songes*.



Elle commence généralement sa tournée vers dix heures du matin. Elle joue un grand rôle chez *les virtuoses du trottoir*, qui sont

toutes superstitieuses et ne vont jamais *travailler* sans consulter la tireuse de cartes.



La tireuse de cartes est la confidente de bien des secrets; elle est l'intermédiaire, elle favorise les vices de sa cliente, elle la soutient et l'encourage toujours dans la voie qu'elle suit, en lui prédisant de hautes destinées, elle l'éblouit et la flatte. Coût trois francs.



La tireuse de cartes a un peu de ressemblance avec *l'amie qui oblige*, elle accompagne volontiers sa cliente, elle joue à ravir le rôle

de mère et de tante à des prix modérés, le dîner par-dessus le marché.

* * *

La tireuse de cartes connaît tout Paris, elle n'a point besoin d'être présentée; elle va au hasard, tourne à droite ou à gauche, elle est sûre qu'au quartier Bréda elle trouvera au moins deux filles par maison. D'ailleurs, la fruitière la recommande aux bonnes, les bonnes reçoivent une prime et la recommandent à leur maîtresse.

* * *

La tireuse de cartes, trop vieille pour recommencer ses études sur la science du grand

Etteilla, a une rude concurrente dans la femme qui lit dans la main ; celle-là est une création nouvelle, et son aplomb est encore plus merveilleux que celui de la tireuse de cartes : sans coup férir elle prédit cent mille francs de rente, et toutes les mains, pour elle, possèdent la *voie lactée* et la *saturnienne directe.*

*
* *

Du reste, les filles ne leur demandent pas tant de choses.

— Ferai-je des *affaires?*

— Où faut-il aller ce soir?

— Mon *Arthur* me trompe-t-il?

Ce à quoi la devineresse répond invariablement :

— Oui, vous en ferez.

— Allez ce soir au boulevard des Italiens.

— Loin de vous tromper, il vous aime à l'adoration.



L'habitude de se faire tirer les cartes est chez elles une seconde nature. Un de nos grands bals publics en a une établie dans un petit kiosque; elle est là en permanence, et je vous assure qu'elle ne chôme jamais et qu'elle n'a pas besoin de faire de *boniment* à la porte de son antre.



VIII

LE DÉPOT DE LA PRÉFECTURE DE POLICE

VIII

Le Dépôt de la Préfecture de police.

Ce lieu de détention n'est que l'antichambre de Saint Lazare; il consiste en deux parties principales : la première, composée de chambres particulières, porte le nom de *salle Saint-Martin :* elle est destinée aux personnes qui peuvent fournir aux frais de leur logement et de leur nourriture; la seconde partie consiste en un ancien bâtiment à trois étages,

dont chacun se compose d'une pièce longue, étroite et obscure.

* * *

C'est au premier que sont logées les filles publiques.

* * *

Ainsi que nous l'avons dit dans notre premier chapitre, lorsqu'il y a excédant de filles sur la place, qu'elles deviennent trop audacieuses ou qu'on les soupçonne malades, la police, par mesure administrative, fait des rafles partout où elles se tiennent, mais principalement sur les boulevards.

* * *

Il y aurait beaucoup de choses à dire sur la légalité de ces arrestations, qui ne font que diminuer le mal momentanément pour l'aggraver plus tard. En effet, toutes les filles arrêtées sont déposées dans les postes de police. Le lendemain, après un interrogatoire sommaire, elles prennent place dans le *panier à salade* qui les transporte au dépôt; une fois là, elles sont visitées, puis le plus souvent transférées à Saint-Lazare.

⁂

Que se passe-t-il alors, pendant leur détention, qui varie de quinze jours à trois mois?

Le terme arrive, le propriétaire fait saisir le mobilier. Les billets sont protestés, les

frais s'accumulent. Bref, quand la malheureuse est rendue à la liberté, elle est plongée dans la p'us profonde misère.

∴

Elle retourne nécessairement à ses anciennes habitudes, et comme elle est plus misérablement vêtue, qu'elle a besoin, qu'elle a faim, son audace ne connaît plus de bornes, aucun frein ne la retient; elle se vendait avant son arrestation pour dix louis, elle choisissait même ses amants; après, elle se vend pour un morceau de pain, elle prend le trottoir pour elle seule, et gare !!

∴

La police, toujours par mesure administrative, l'arrête une seconde fois. On lui donne une carte et voilà le monde à jamais fermé pour elle. Si elle n'est pas de Paris, on la reconduit de brigade en brigade, et elle porte dans sa province tous les vices qu'elle a contractés, quelquefois dans sa résidence elle devient *chef d'école*, et autour d'elle, perdues par son exemple, s'agglomèrent une foule de malheureuses qui viennent vite à Paris grossir le nombre déjà grand de ses pareilles.



CONCLUSION

CONCLUSION

—

Il n'entre pas dans mon cadre de faire un cours d'économie politique, mais il me semble que pour éviter les faits que je viens de signaler, il y aurait quelque chose à faire.

∴

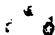
Quand les *virtuoses du trottoir* sont au dépôt de la préfecture de police, on peut les ré-

13.

clamer, mais ces réclamations sont dérisoires, elles recommencent leur vie le lendemain.



Qu'on les garde donc une bonne fois, qu'on leur donne du travail, qu'on les force, qu'on les obliges à l'exécuter; si elles ne veulent pas travailler, qu'on les déporte, mais pour Dieu qu'on ne laisse pas constamment sous nos yeux cette pourriture morale et physique, qui, comme la tache d'huile, s'étend chaque jour.



Qu'on nettoie cette écurie qui commence à

Notre-Dame-de-Lorette et qui couvre Paris de son fumier.



L'enquête n'est pas difficile à établir.



Vous avez quinze ou dix-huit cent francs de loyer par année; vous êtes vêtue comme une duchesse, vous balayez les rues avec la soie, la mousseline et le velours; en un mot vous dépensez dix ou quinze mille francs par an. Où les prenez-vous?



Cinquante mille femmes à Paris ne sauraient que répondre. La preuve est donc facile à faire.

. . .

Elles sont libres, c'est vrai, cette enquête serait une atteinte à la liberté; mais est-ce que cette considération doit arrêter quelqu'un pour un pareil état de choses. Il faut prendre pour devise l'affiche de certain dentiste : N'ARRACHEZ PAS, GUÉRISSEZ !

. .

Évidemment la prostitution a toujours existé, mais est-ce une raison ? Abandonne-

t-on un malade, sous prétexte que la maladie qu'il a est vieille comme le monde ?

∴

La prostitution a pris naissance dans les temps antiques :

Abdon, dans son poëme sur le siége de Paris, nous a conservé quelques traits du caractère des Francs, il leur reproche trois vices principaux.

Ces vices sont l'orgueil, la débauche et le luxe des habits.

« Tel est l'excès de votre luxure, dit-il, que vous souillez la couche de vos parentes et que vous ne respectez pas même celles des religieuses consacrées au Seigneur, et que même

vous portez la dèbauche jusqu'à faire des outrages à la nature, tandis que vous trouvez assez de femmes disposées à vous satisfaire.

. . . .

. . . .

« Une agrafe d'or fixe la partie supérieure de votre habillement; pour vous préserver du froid, vous couvrez votre corps de la pourpre de Tyr, vous ne voulez d'autre manteau què la chlamyde chargée d'or, la ceinture qui presse vos reins doit être ornée de pierres précieuses, enfin, il faut que l'or brille sur votre chaussure et sur la canne que vous portez. »

. . . .

. . . .

Les femmes dont le libertinage était scandaleux subissaient une peine atroce : elles étaient forcées de parcourir pendant quarante

jours la campagne nues depuis la tête jusqu'à la ceinture, et portant sur leur front un écriteau où leur délit était désigné.



Sous Louis IX, la prostitution n'emportait point note d'infamie : elle était déjà une profession reconnue, autorisée et soumise à des règles.

Les filles publiques qui suivaient la cour sous la dépendance du *roi des ribauds* étaient qualifiées de *prostituées royales*. Sauval dit que les filles publiques formaient une corporation qui avait ses règlements; qu'elles célébraient la fête de sainte Madeleine, leur patronne; qu'elles avaient leurs coutumes ou priviléges, même avant que saint Louis les

eût obligées à porter certains habits qui devaient les distinguer des honnêtes femmes. Elles avaient des lieux destinés à l'exercice de leur métier : la rue de Glatigni, dans la Cité, appelée *le Val d'amour*, à cause des femmes débauchées qui l'habitaient, la rue *d'Assas*, autrefois nommée rue des *Murs*, le *champ Gallard*, les rues *Brise-Miche*, du *Champ-Fleuri*, du *Grand-Huleu*, du *Petit-Huleu*, étaient, pendant cette période, affectées à la débauche publique. Dans la suite, les prostituées occupèrent un plus grand nombre de rues et furent dispersées dans tous les quartiers.



Les femmes qui portaient des robes ouvertes par devant, et dont l'ouverture était con-

tenue par une agrafe qu'on nommait AFFICHE, passaient pour des femmes galantes. Les dames, en général, se fardaient le visage avec du blanc et du rouge. Les femmes décriées ou dévouées à la prostitution ne laissaient pas d'avoir pendu à leur ceinture un chapelet dont les petits grains étaient de corail et les gros grains en or, en argent ou en vermeil. « Dites, mesdemoiselles, est-ce pour l'honneur de Notre-Seigneur Jésus-Christ que vous portez les *pater noster* ou chapelets en or? » s'écrie Maillard dans un de ses sermons.

* * *

Une ordonnance du 13 juillet 1558, citée par Miramont, prouve qu'outre les dames et demoiselles dont parle Brantôme et que Fran-

çois Ier avait attirées près de lui, il existait dans sa cour, sans doute pour le service des officiers subalternes, une corporation de filles de joie soumises à des règles de police et dirigées par une dame.

C'était pour faire cesser ce désordre que cette ordonnance « enjoint et commande à toutes filles de joie et autres *non étant sur le rôle de la dame desdites filles*, vuider la cour incontinent après la publication de cette ordonnance, avec défenses à celles *étant sur le rôle de ladite dame* d'aller par les villages; aux charretiers, muletiers et autres, les mener, retirer ni loger, jurer et blasphémer le nom de Dieu, sous peine du fouet et de la marque, et injonction par même moyen, auxdites filles de joie, d'obéir et suivre ladite dame ainsi qu'il est accoutumé, avec défense de l'injurier, sous peine du fouet. »

Dans la rue Vieille-du-Temple, près du point où celle de Bretagne y débouche, existait une réunion de lieux de prostitution; sur la muraille d'une de ces maisons était appliqué un grand crucifix en bois peint.

Singulière enseigne.

*
* *

Jamais la prostitution ne fut plus en vigueur, jamais les prostituées ne furent plus nombreuses que sous Louis XV. On comptait sous ce règne à peu près TRENTE-DEUX MILLE FILLES PUBLIQUES inscrites à la police.

*
* *

Aujourd'hui, combien en compte-t-on?

Personne ne pourrait répondre.

Mais qu'est-ce que cela prouve? Plus le danger est grand, plus il faut agir vigoureusement. Il faut préserver le foyer, les *virtuoses du trottoir* sont pleines de séductions, séductions qui ne se traduisent pas, pour le père présumé, par un voyage à la mairie (section des naissances).

*
* *

La faute en est à nous, dit-on, pourquoi y allons-nous? Sans nous, elles périraient misérablement, elles crèveraient de faim. Cela n'est pas vrai. La seule raison, la voici : quand la femme gagnera sa vie, quand elle ne sera plus considérée comme une brute qui a besoin de lisières, quand elle sera traitée au-

trement qu'un instrument de plaisir, en un mot, quand au lieu de *cartes* on lui donnera des livres, elle aura l'amour de la famille, la honte du vice, et au lieu d'être la chenille qui ronge, elle sera le ver-à-soie qui produit.



TABLE DES MATIÈRES



DU MÊME AUTEUR

EN VENTE :

Les Curiosités de Paris.

SOUS PRESSE :

Les Maisons lugubres.

Le Nouveau Diable boiteux.

Les Maisons comiques, par Ch. VIRMAITRE et Élie FRÉBAULT, illustrées de vingt dessins par X. Carlo Gripp, F. Régamey et A. Humbert.





